

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Henri GHEON

Fragments d'une conférence sur "l'avenir
du théâtre chrétien"

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1921, tome 20, p. 2-9

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Fragments d'une conférence sur « l'avenir du théâtre chrétien »

M. Henri Ghéon a eu la grande amabilité d'autoriser les « Echos » à faire bénéficier leurs lecteurs de la belle conférence qu'il a donnée dernièrement à l'Abbaye.

Converti de la guerre, il a rêvé d'instaurer, à la suite de M. Paul Claudel, un art dramatique nouveau, pénétré d'esprit chrétien. Ayant déjà écrit et fait représenter trois pièces, les *Trois Miracles de Sainte Cécile*, le *Pauvre sous l'Escalier* et la *Farce du Pendu Dépendu*, il se demande si un théâtre chrétien est possible, viable, et dans ce cas, quel il sera ?

« On m'objecte : « Le théâtre est un lieu mondain. Allez-vous y porter des vérités sacrées ? » Et pourquoi non ? Quand chaque jour on y exalte le mal et l'erreur au nom du réalisme, du dilettantisme et de je ne sais quelle conception primaire de la science, il me serait interdit d'y exalter ce que j'estime être le vrai, le beau et le bon, sur quoi d'ailleurs, croyants ou incroyants, beaucoup d'honnêtes gens s'accordent ? On verse au public les pires poisons et il m'est interdit de proposer un antidote ? Le théâtre appartient au diable et il convient de l'y laisser régner. « Non pas ! mais, voyez-vous, il y a la « manière ». Et qui vous dit que nous n'ayons pas l'intention d'y mettre des formes ? Nous ne sommes pas des chrétiens honteux, mais nous ne cherchons pas non plus le scandale. « Vous compromettez la religion, me dit-on encore, en l'exposant à d'affreux voisinages : c'est une affaire secrète et réservée qui regarde l'individu. Chaque chose à sa place : Dieu à l'église... » Et le diable partout ailleurs ? ou du moins laïcisme, mondanité, amoralisme et absence de Dieu ? Le tout est de savoir si pour nous chrétiens, l'Eglise est d'un côté et le monde de l'autre ; si l'Eglise universelle ne s'étend pas précisément sur l'univers ; si nous ne devons pas dans toutes les démarches de notre action, à toutes

les heures de notre vie, porter le Christ avec nous et en nous et justement là où il est le moins aimé, le plus oublié, le plus décrié, et où règne sans restriction celui qu'on appelle le Prince du monde. « Je ne suis pas venu sauver les justes, mais les pécheurs », disait Jésus, — et il allait chez les pécheurs. Non seulement je suis persuadé qu'il ne lui déplait pas d'aller sur le théâtre, mais je sais par l'histoire qu'il y parut en figure longtemps, tout le long de notre Moyen-Age. Non seulement la religion n'est pas étrangère au théâtre, mais le théâtre est sorti de la religion : les rapprocher, suspendre l'effet d'un trop long divorce, c'est renouer avec une séculaire tradition. »

« Qu'est essentiellement le théâtre ? se demande le conférencier. C'est un lieu sacré, un lieu de *communion*. » Il nous montre l'exemple des Grecs, l'exemple de notre moyen-âge.

« Pour un chrétien du Moyen-Age, comme pour un catholique d'aujourd'hui, le théâtre de choix et d'obligation, c'est son église. Pour lui, le drame des drames est la messe. Elle a sur tout poème dramatique humain, cette supériorité qu'elle ne nous présente pas seulement les figures et les symboles d'une certaine réalité, mais derrière eux, en même temps qu'eux, et en eux, une réalité présente et la réalité majeure, celle dont toutes les autres sont issues, la réalité de Dieu. Le prêtre qui consacre n'imité pas seulement l'acte tout puissant de la Cène, il le reproduit intégralement, avec toutes ses conséquences. Devant nous et pour nous, le pain est de nouveau changé au corps, le vin au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce qui fait du chrétien assistant à la messe bien plus qu'un spectateur, même ému, même exalté, même possédé par le drame, mais vraiment un acteur du drame au même titre que l'officiant. Il implore, il rend grâces, il chante avec le prêtre, et ce n'est pas un vain mot que de dire qu'il « communique ». Il retire du drame le même bénéfice. Il n'est pas seulement intéressé par l'action, mais aussi, mais surtout intéressé dans l'action. Voilà le drame essentiel. »

Ici M. Ghéon expose comment on eut l'idée de doubler l'action réelle qui a lieu sur l'autel par une action figurée, qui eut lieu d'abord dans le sanctuaire, puis au dehors sur le parvis.

D'où le mystère des *Prophètes du Christ*, de la *Résurrection*, d'*Adam*, (XII^e siècle) enfin ces miracles des Saints et de Notre-Dame, qui évoquaient le drame quotidien de la vie avec ses joies et ses douleurs, ses vertus, ses travers, ses vices, le drame du péché et du monde pécheur, sauvé par Dieu et par ses Saints. M. Ghéon ajoute : « Notez bien que les spectateurs n'y apportaient pas une moindre créance qu'au drame de la messe proprement dit. Il y avait *communion*, condition préalable de tout art vraiment dramatique, c'est-à-dire assembleur de peuple et artisan d'unanimité dans le peuple. » A cette conception universelle et catholique du théâtre, il manqua « une langue fixée et un grand poète » ; puis, trop tôt, la Renaissance vint qui fit dévier la tradition des ancêtres, et l'humanisme païen triompha. « Les deux influences apparemment contradictoires et ennemies, du *jansénisme* qui condamne tous les spectacles et tout au moins les condamne au dessèchement, de la *tragédie de collège*, chère aux Jésuites, qui ne connaît et ne veut plus connaître que le grec, se conjuguèrent solidement pour empêcher de passer outre... La scène française est sûrement et simplement hellénisée, partant laïcisée. Toute spiritualité y est proscrite pour longtemps.

« Que s'est-il donc passé ? D'où est venue cette transformation ? » « La structure puissamment sociale de la civilisation médiévale, selon le mot de M. Maritain, s'est relâchée et disloquée. Plus d'unanimité. L'esprit de *communion* est en train de périr. La Renaissance a déchaîné l'individu et l'individu n'en fait qu'à sa tête. » « Au Moyen-Age, nous dit le même auteur, ⁽¹⁾ l'artiste avait seulement rang d'artisan, et toute espèce de développement anarchique était interdite à son individualisme, parce qu'une naturelle discipline sociale lui imposait du dehors certaines conditions limitatives. Il ne travaillait pas pour les gens du monde et pour les marchands, mais pour le peuple fidèle dont il avait mission d'abriter la prière, d'instruire l'intelligence, de réjouir

(1) Dont j'ai plaisir à signaler ici le remarquable livre « Art et scolastique », édité à l'Art catholique.

l'âme et les yeux. O temps incomparables où un peuple ingénu était formé dans la beauté sans même s'en apercevoir, comme les parfaits religieux doivent prier sans savoir qu'ils prient. La bienheureuse humilité où l'artiste était placé exaltait sa force et sa liberté... La Renaissance devait affoler l'artiste et en faire le plus malheureux des hommes en lui révélant sa propre grandeur et en lâchant sur lui la féroce Beauté, que la Foi tenait charmée et menait après soi, docile, attachée par un fil de la Vierge. » « C'est vrai, le peuple n'a plus ses chanteurs, ses amuseurs, ses dramaturges, excepté sans doute à la foire. *L'artiste* est né, l'auteur est né, le *monstrueux auteur* qui, loin de se soumettre au monde, de rallier autour du drapeau traditionnel le monde défaillant, apporte son idée à lui, son drapeau à lui, et fait centre... Il ne profitera plus comme autrefois d'un état de communion préalable, imposé naturellement par la foi, le lieu et la tradition; il devra créer cet état lui-même par le seul prestige de son ouvrage, en s'efforçant de réunir sur un terrain commun d'idées, de sentiments, de passions, (ou d'esthétique) l'unanimité de ses spectateurs. Dès lors, il n'y aura plus un public, mais des publics ; autant que de poètes ; un grand nombre de petits publics variables en quantité, en qualité, suivant le siècle. Quelquefois une élite comme au XVII^e, habile à dénoncer les manquements aux règles ; plus souvent une grosse coterie mi-peuple, mi-bourgeois, comme au temps romantique ; aujourd'hui, un troupeau confus. »

» En vérité, on ne sait à qui on s'adresse ; à tous et à personne... En fait de *communion* un peu large, on n'en voit plus qu'une possible et amplement réalisée d'ailleurs par les trafiquants de spectacles, la communion par en bas et par le plus bas, *dans la bête*. Sur le terrain des appétits, comment ne pas se rencontrer ? Voilà exactement où nous en sommes. »

Faut-il donc renoncer à un théâtre chrétien ? Aux objections de ses contradicteurs, lesquels prétendent : 1^o qu'on n'écrit pas

de pièces chrétiennes au XXe siècle ; 2° que si on en écrit, on ne les jouera pas ; 3° et que si on les joue, le public n'ira pas les voir. M. Ghéon répond par son exemple même. Il ne prétend cependant pas triompher sur-le-champ. « Pour espérer de réussir en grand un jour, il faut commencer par faire petit. C'est ce qu'a fait dans l'ordre purement technique, M. Jacques Copeau au Théâtre du Vieux Colombier ; il a créé un centre de *communio*n jusqu'à un certain point spirituel. » N'en peut-on faire autant avec l'idée chrétienne ?

« Mais les croyants sont l'exception dans notre siècle ! » Non, nous répond le conférencier. Voyez le redressement de la France pendant la guerre : elle a gardé en elle l'esprit de foi.

» C'est qu'un peuple n'est pas nécessairement ce qu'il paraît être, que les changements qu'il subit sous l'influence de tel ou tel régime, de telle ou telle politique, de telle ou telle « mystique » prônée à la tribune et diffusée par le journal, n'atteignent pas toujours sa substance profonde et de vieilles nations chrétiennes comme la nation française, comme la nation suisse pourront revêtir toutes les couleurs et jusqu'au plus beau rouge bolchéviste, jamais elles ne descendront complètement infidèles à leur passé... L'étranger qui voit du dehors, le Français même qui en vient à regarder au-dedans de soi et qui aime les mots sonores, nous déclarent que la France, comme le monde, d'ailleurs, se déchristianise. La France, c'est possible. Les Français sont toujours chrétiens. Ils ne s'en doutent pas, ils refusent d'y croire ; mais ils le sont à leur corps défendant. Ils ont des façons de penser, des façons de sentir, des façons d'agir chrétiennes. Ils vivent sur un capital hérité de bonnes mœurs, de foi, de charité et d'espérance. Et sans doute, ils l'entament, et sans doute, ils l'épuisent, mais lentement, et c'est à nous, chrétiens conscients, chrétiens agissants, de combler ces trous si possible, dans la mesure de nos ressources, en provoquant quelques bonnes « rentrées » de temps en temps.

»... La fibre existe, secrète, détendue, muette, il s'agit de l'atteindre, de la retendre, de la faire vibrer. Le

théâtre chrétien... dispose dès maintenant de tout un public virtuel qu'il nous appartiendra de regrouper. Quand celui-ci saura qu'on travaille pour lui, qu'une source d'émotions depuis longtemps tarie vient de rejaillir au grand jour, et qu'il est permis d'y puiser, soyez sûr qu'il viendra. Quant à ceux qui croient et pratiquent, mais qui considèrent comme de bon ton d'assister à des pièces plus ou moins légères pour faire la preuve de leur parfaite liberté d'esprit, lorsqu'il sera de mode d'être ému au théâtre de choses chrétiennes, ils ne se le feront pas dire deux fois. Restent ceux qui, par dégoût, ne fréquentaient plus le théâtre : voilà une excellente occasion d'y retourner.»

Ici M. Ghéon nous cite quelques traits pieux qui marquent la survivance de l'esprit chrétien au fond du cœur de certains chrétiens incrédules et que le théâtre qu'ils jouent ne dispose guère à la foi. Nous rapportons le plus typique :

« Le soir de la première du *Pendu dépendu* à X..., le jeune acteur qui jouait le rôle du Pendu, me dit soudain : «M. Ghéon, savez-vous que vous me faites faire ma prière ? — Comment cela ? — Ben oui ! à la fin du second acte, vous savez, quand j'attends qu'on me pend, je suis censé dire un Rosaire... — Eh bien ? — Eh bien ! *je le dis pour de bon* ». Ce garçon-là n'avait pas prié depuis des années ; il en aurait eu honte ailleurs. Le rôle avait réveillé en lui la fibre chrétienne. J'avoue qu'à ce moment je fus payé de mes efforts. Vrai, la pièce pouvait tomber, ce n'était pas en vain que je l'avais écrite.

» Ne disons pas : ceci est impossible, cela n'est pas à faire. Tout est à faire, parce que rien n'est fait. Les acteurs et les spectateurs sont à faire et ils seront ce que nous les ferons. Amoralistes, athées, sceptiques, car l'homme est sujet à disgrâce ; mais aussi bien chrétiens, apôtres, ou tout au moins sensibles au langage chrétien.»

Ainsi ce drame chrétien est souhaitable, possible, viable. M. Ghéon en terminant, se demande quel il sera. «Pas de

restrictions, il faut laisser pousser la jeune plante. Un théâtre chrétien, catholique c'est toute la création de Dieu, débordant sur la scène pour être célébrée... mais d'abord ce *drame* éternel de l'âme humaine, créée libre par Dieu et placée libre dans le monde, entre le bien et le mal, le mérite et le démérite, le choix de la *vertu* et du péché. Sans la notion du péché, il n'y a pas de drame chrétien. Je dirai plus, il n'y a pas de drame. » De là la pauvreté psychologique du théâtre contemporain qui met en scène *l'animal*. Il faut sauver et la psychologie classique, qui est chrétienne, et l'héroïsme médiéval. Aussi bien M. Ghéon estime que l'on pourrait créer non un type unique de drames ou de comédies, mais toute une série variée, selon le lieu et le public.

« Vous connaissez le répertoire ordinaire des patronages. Que de temps, de talents, de bonne volonté, d'amour, dépensé à des niaiseries ! Ne croyez-vous pas que quelques auteurs bénévoles pourraient s'appliquer à le rénover en puisant dans la vie des Saints, trésor charmant et glorieux, plaisant et inestimable, des sujets séduisants et nobles, capables d'intéresser des jeunes gens ? Je ne vois pas pourquoi le « genre » interdirait une réussite d'art : il n'y a pas de genres inférieurs. Mais il faudrait un art tout simple, direct, naïf, au meilleur sens du mot.

» Autre chose. En telle province où la foi demeure vivace, ne pourrait-on choisir l'époque des pèlerinages et des pardons pour offrir aux pèlerins l'histoire du Saint qu'ils honorent ? Quel prétexte charmant à des chants, à des danses, à quelque chose de vif et de généreux comme les anciens mystères ! et cela dans la foi vivante.

» De la même façon on pourrait créer dans les villes, des guildes dramatiques comme autrefois les *confréries de la Passion* en recrutant des étudiants qui s'entraîneraient à temps perdu toute l'année. C'est ce que j'ai fait à Paris pour ma *Ste Cécile*. A ces groupements pleins de foi on confierait les ouvrages les plus authentiquement spirituels.

» Restent les théâtres réguliers fréquentés en principe

par un public mêlé. C'est là qu'il faudrait adopter le plus résolument le ton moderne, éviter le faux moyen-âge et l'apparence même du postiche et faire vivre les saints ou des héros de la chrétienté avec autant de vérité et une vérité aussi proche que s'ils appartenaient à notre temps, lequel, du reste n'en manque pas. Réaccoutumer le public à entendre les vérités spirituelles, comme il entend (sans protester) les blasphèmes et les sophismes, mais proférées par la voix d'une foi vivante ; l'intéresser à des âmes, non plus seulement à des corps conduits par les plus bas instincts ; le familiariser à nouveau avec la conception d'un monde en ordre, gouverné et harmonisé par en haut. Voilà le problème à résoudre par le théâtre. Je le pose pour vous. J'apporte ma solution personnelle. J'attends qu'on me suive et qu'on me dépasse.

« Encourageons les initiatives privées, les cercles, les patronages. Animons d'une vie dramatique réelle tant de bonnes volontés toutes prêtes, tant de tréteaux improvisés, où l'art nous interdisait de monter. Battons le rappel des jeunes artistes. Plus ils nous demanderont de pièces, plus nous en écrirons pour eux. Il s'agit de créer un irrésistible courant catholique des auteurs aux interprètes et des interprètes aux spectateurs. Là seulement l'art dramatique est capable de retrouver le terrain de « communion » où il aura toutes ses aises : dans la vérité de la foi — et s'il triomphe, il peut la faire triompher. Quoi qu'il arrive, nous n'aurons pas perdu nos peines. Nous ne visons ici, par les moyens de l'art, que la gloire de notre Dieu.

Henri GHEON.